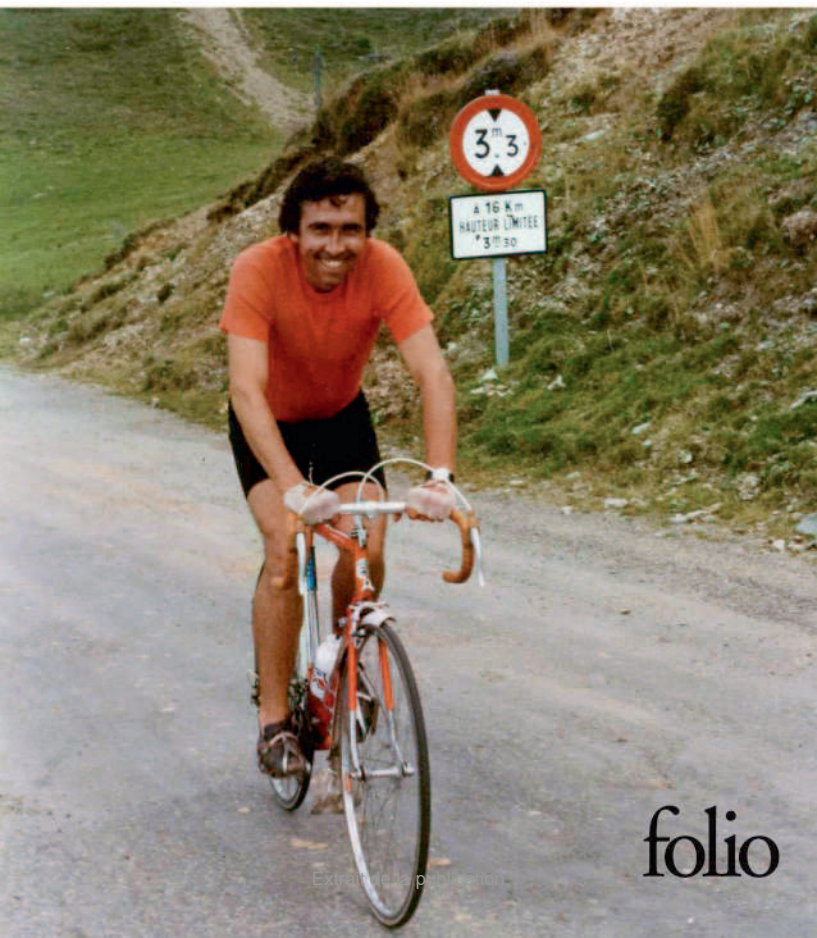


# Éric Fottorino

## L'homme qui m'aimait tout bas



Extrait de la publication

folio



COLLECTION FOLIO



Éric Fottorino

L'homme  
qui m'aimait  
tout bas

Gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2009.*

Extrait de la publication

Licencié en droit et diplômé en sciences politiques, Éric Fottorino est directeur du journal *Le Monde*. Il a publié son premier roman *Rochelle* en 1991. *Un territoire fragile* (Stock) a reçu le prix Europe 1 et le prix des Bibliothécaires. Il est également l'auteur de *Caresse de rouge*, paru aux Éditions Gallimard, couronné par le prix François-Mauriac 2004. *Korsakov*, son septième roman, a été récompensé par le prix Roman France Télévisions 2004, et par le prix des Libraires 2005. Il a reçu le prix Femina pour *Baisers de cinéma* (Gallimard) et le Grand Prix des lectrices de *Elle* pour *L'homme qui m'aimait tout bas*.





*Ce sont les mots qu'ils n'ont pas dits  
qui font les morts si lourds dans leur  
cercueil.*

MONTHERLANT



Le 11 mars 2008 en fin de journée, dans un quartier nord de La Rochelle, mon père s'est tué d'un coup de carabine. Il avait garé sa voiture sur un parking et s'était installé à la place du passager, sans doute pour n'être pas gêné par le volant. Il a légèrement incliné son siège en arrière, a étendu ses jambes, glissé l'arme le long de son corps, porté le canon à sa bouche. Et puis d'un geste souple, lui qu'on appelait l'homme aux mains d'or quand il était « kinési » rue Bazoges, avec sa blouse blanche, son teint mat et son sourire étincelant d'homme du soleil, il a pressé la détente.

J'ignore ce qui me pousse à écrire ces quelques lignes, et à continuer. Tout est à la fois si confus et si clair. Mon père qui m'avait tant donné, à commencer par son nom, a choisi d'en finir ainsi. Au commissariat, avec mes deux jeunes frères François et Jean, le policier nous a montré la cartouche vide dans un sachet transparent. En fait pas une

cartouche. Une balle de calibre douze utilisée pour la chasse au sanglier. Papa ne voulait pas se rater. Pourtant elle avait l'air inoffensive, cette tige de plastique rose, légère comme une plume. Le policier nous a parlé d'une carabine à un coup, un modèle très ancien au mécanisme peu courant. On s'est regardés, ça ne nous disait rien, cette carabine. Nos oncles et tantes ont pensé à la Buffalo concours, une arme des manufactures de Saint-Étienne que mon grand-père avait offert à son fils aîné pour son entrée en sixième, l'année de ses onze ans. J'ai calculé : 1948. En Tunisie, c'était un cadeau courant pour un garçon en âge de cavalier dans le chott el-Djérid derrière gazelles et mouflons. Mais non, ce n'était pas cette carabine. C'est idiot mais on a été soulagés de savoir que papa n'avait pas fait « ça » avec la Buffalo concours donnée par son propre père.

Le lendemain, au courrier, j'ai reçu une lettre. J'ai reconnu son écriture sur l'enveloppe. Depuis la veille j'avais gardé l'œil sec, je pleurais comme pleurent les grottes : à l'intérieur. Il était partout dans mon esprit, il me parlait, j'avais ses intonations dans l'oreille, son image animée puisqu'il vivait en moi, il était vivant, n'est-ce pas ? Sa lettre était pleine de choses qui font pleurer, alors ça n'a pas manqué. La digue a rompu. Je m'étais isolé pour la lire sans témoins. Il y avait aussi une lettre pour François et une lettre pour Jean. Il me chargeait de les leur remettre et j'ai pensé à cette

expression, avoir charge d'âmes. C'est à mon adresse qu'il avait écrit leur nom et prénom, et soudain mon adresse m'a fait frémir. Ma maison se situe dans un ancien quartier militaire. Une rue calme. Rue du Tir.

C'est une phrase qui m'a ravagé, dans cette lettre incroyable de retenue et de lucidité chez cet homme qui avait décidé de se tuer et qui, sans trembler, avait écrit à chacun de ses fils et à quelques proches, d'une écriture exceptionnellement aérée, aérienne, comme s'il avait voulu que chaque mot puisse être déchiffré sans difficulté ni hésitation. Ce n'étaient pas ses pattes de mouche habituelles, mais des lettres amples tendues vers le ciel, tracées par quelqu'un qui respire à pleins poumons et sent la vie entrer en lui comme jamais à l'instant qu'il a choisi pour la quitter. Au total six courriers partis vers différents coins de France. Et curieusement, aucun ne porte de tampon, d'oblitération, de mention de lieu, d'heure ou de date. J'ignore encore les raisons de cette énigme. Était-ce le seul fait du hasard ou une volonté délibérée d'effacer ses traces, un arrangement avec le receveur des postes d'un village où il connaissait chacun, où il avait ici rééduqué une jambe, là soulagé une hanche, ailleurs délié une main ? Cette enveloppe immaculée a épaissi le mystère de sa mort, comme s'il avait lui-même déposé dans ma boîte aux lettres son ultime message, à plus de cinq cents kilomètres du lieu où il finissait de vivre.

Cette phrase qui m'a ravagé, qui a ouvert la vanne des sanglots, disait : « Chapeau Éric, il a fait du chemin le gamin du Grand-Parc », allusion à la cité où j'habitais avec ma mère à la fin des années 1960 à Bordeaux, avant qu'ils se rencontrent et se marient, avant qu'il m'adopte, qu'il nous donne son nom à elle et à moi, ce nom que je porte comme un talisman, qui sentait la Tunisie du Sud, les pâtisseries orientales, l'accent de là-bas, la chaleur et le bleu du ciel, les dunes de Tozeur et le miel, quelque chose d'infiniment généreux qui passait dans sa voix ou dans ses seuls gestes quand il estimait que les mots étaient en trop et qu'il préférerait se taire, promenant seulement sur moi un regard d'une tendresse sans fond ou recherchant ma complicité d'un clin d'œil.

À l'époque je l'appelais encore Michel, sa smala de famille l'appelait Michou. Il était beau, plein de muscles et de douceur, naturellement bronzé, un visage fin et expressif, l'air débonnaire, tranquillement sûr de lui, de son charme, de sa force. Quelque chose d'un acteur de cinéma. Me vient une réplique d'Yves Montand dans *César et Rosalie*, à propos de Sami Frey : « On sent le type à l'aise, quoi. » Et Romy Schneider répondait : « Cela s'appelle le charme. » Maman paraissait heureuse avec lui. Un soir il est entré dans ma chambre et m'a dit en se raclant la gorge que si je voulais bien il serait mon père et que je pourrais l'appeler papa.

J'ai raconté cet instant de magie dans plusieurs de mes livres, et moi qui ne les relis jamais, je me suis précipité sur eux en cherchant fébrilement les pages où je le décrivais, une fois en marchand de cannes à pêche, une fois en ostréiculteur aux mains tailladées, une autre fois sans fard ni fiction, tel qu'en lui-même dans un livre dédié « À Michel Fottorino, mon père ». Mes mains tremblent chaque fois que je veux retrouver ces passages où il vit encore. Je cherche dans mes romans des preuves de vie, les preuves qu'il a vécu, que nous avons vécu ensemble heureux. J'ai réalisé à ce moment la dimension magique de l'écriture : les personnages ne vieillissent ni ne meurent.

Je revois cette scène qui ne figure dans aucun de mes livres. Michel et maman se connaissent depuis peu. Nous cheminons un soir de printemps le long de la Garonne. Nous avons dîné dans une guinguette et maintenant ils marchent devant moi, maman a passé son bras gauche à la taille de Michel, qui lui tient l'épaule. Soudain je les laisse s'éloigner jusqu'à ce qu'ils deviennent plus petits, serrés l'un contre l'autre. Leurs deux ombres ne font plus qu'une, penchée sur le miroir du fleuve. Alors je tends le bras et par le jeu de la distance ils marchent dans le creux de ma main. C'est ma vie que je tiens là, notre vie heureuse qui commence. J'aurai bientôt neuf ans et je viens de naître. Bientôt je m'appellerai Éric Fottorino, je suis le gamin du Grand-Parc qu'il vient chercher pour l'emme-

ner au foot dans sa Simca bleue, celle qu'il gare le soir sous nos fenêtres et dont je vérifie avant de trouver le sommeil qu'elle ne part pas, qu'elle reste là, qu'il reste avec nous.

Je suis arrivé en fin de matinée à La Rochelle. Mes frères m'attendaient. Nous sommes partis à la morgue de l'hôpital. Dans le train j'ai récapitulé cette vie, la naissance de François, un 26 août comme moi, mais dix ans plus tard, François pour toujours mon cadeau d'anniversaire, et Jean, cadeau de Noël né un 30 décembre 1971, mes deux frères, jamais il ne nous viendrait à l'esprit de nous compter par demis.

C'est moi qui ai prévenu maman. Elle et mon père vivaient séparés depuis presque vingt-cinq ans. Le long cri de maman, au téléphone.

Un jour à Saint-Dié-des-Vosges, en 1997, au Salon international de géographie, j'ai rencontré par hasard Jean Arnautou dont le frère, Jean-Pierre, était un rhumatologue jadis associé à papa, du temps de la rue Bazoges à La Rochelle. Il avait connu mes parents dans les années 1970. Nous avons évoqué ce temps-là avec un peu de mélancolie puisqu'il n'y avait pas eu besoin d'un coup de fusil pour foudroyer leur ménage. Jean avait eu ces mots qui résonnent en moi aujourd'hui : Tes parents formaient le plus beau couple de La Rochelle. Souvenir inutile maintenant, et cruel



plus encore, malgré la photo en noir et blanc d'elle et lui que je possède, une photo magnifique, il sourit de toutes ses dents, avec ses cheveux aile de corbeau, ses mèches ondulées, et maman avec sa chair laiteuse, sa peau de rousse, son air facétieux et mutin, petite sœur de Marlène Jobert. Leurs yeux brillent. Ils sont gais, ils sont jeunes. Ils sont vivants.

Je me demande ce qu'il a fait toute la journée avant de se garer en fin d'après-midi sur ce parking. Et le jour d'avant. Et cette dernière nuit. Nicole, sa compagne, n'a rien remarqué. Il est parti comme d'habitude après son café du matin.

Papa, où es-tu allé, qui as-tu vu, pourquoi ce jour-là, précisément? Toutes ces heures à tuer, avant. As-tu hésité, douté, songé à renoncer? Sûrement pas, au contraire.

Je tente d'imaginer, mais l'imagination ne m'est d'aucun secours. Il n'a pas cherché à me joindre, pas plus que je n'ai songé à l'appeler. Je n'ai rien senti. J'entends encore la voix de Natalie, ma femme, au creux de mon oreille, ce soir-là. Elle a appelé. J'étais debout dans un train de banlieue, au milieu d'une travée. Sa voix : Il est arrivé quelque chose à ton père. Aussitôt j'ai dit : Il est mort. Ce n'était pas une question, plutôt une certitude. Natalie a

répondu oui et avant que le téléphone soit coupé à l'entrée d'un tunnel, j'ai compris, j'ai su. Mais sur le coup, quand il a commis l'irréparable, non, je n'ai rien senti, je devais être à mon bureau, j'essaie de me remémorer ce que je faisais précisément à cet instant, mais à quoi bon, puisqu'il était déjà hors d'atteinte, avec son téléphone portable dont il ne se servait jamais, auquel il ne répondait pas, et dont je n'avais pas le numéro. Un à-coup de la rame m'a seulement fait perdre l'équilibre. Je me suis rattrapé de justesse à une poignée de métal. Je ne suis pas tombé. Je n'ai pas pleuré.

C'était une belle journée, le 11 mars. A-t-il posté les lettres le matin même, ou la veille au soir? Impossible de savoir, sans cachet de la poste pour faire foi — et foi de quoi, lui qui ne croyait en rien d'autre qu'à la vie, qui l'a aimée jusqu'au bout, sans Dieu, avec sa morale à lui, ses générosités, ses élans du cœur et ses détestations de l'ordre établi, loin des bigots et des bien-pensants. Et quand il a fait le geste de les glisser dans la boîte, l'une après l'autre comme autant de coups déjà mortels, tremblait-il seulement un peu? Son cœur avant de s'arrêter battait-il un peu plus fort? Non, il n'a pas tremblé puisqu'il honorait seulement un rendez-vous très ancien avec lui-même, un engagement qu'il avait peut-être scellé dans le tréfonds le plus secret de sa conscience, quand il était soldat en Algérie sous l'uniforme français et qu'il devait tirer sur ses frères arabes; ou alors, plus récem-

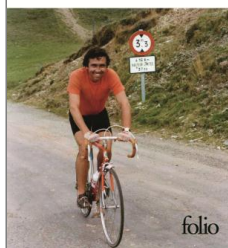
ment, quand une attaque cérébrale avait manqué le laisser paralysé. Il s'était appliqué sa propre rééducation, avait retrouvé peu à peu l'usage de ses mains et de ses bras à force d'exercices, petits haltères noirs en fonte, sacs de sable en peau râpée, soulevés tout doucement, instrument à ressort pressé au creux de sa paume. Il s'en était sorti en se soignant telle une bête blessée, à l'abri des regards, au fond d'un garage où nul ne venait fourrer son nez, chez sa sœur Zoune et mon oncle André. Un jour il m'avait dit que s'il n'avait pas réussi à recouvrer ses moyens... En fait il n'avait rien dit. Il s'était contenté d'un geste du doigt sous son cou, le doigt comme un canon dressé. Mon père ne se serait pas supporté diminué. S'il était discret, fuyant la lumière et les honneurs, jamais il ne serait devenu l'ombre de lui-même. Cet aveu m'avait affolé, puis j'avais oublié. Et s'il n'avait réparé sa main droite que pour la préparer, un jour, plus tard, au geste fatal ? J'entends son ancien associé Jean-Pierre Arnautou : « Ton père, il n'avait pas peur de grand-chose. À vrai dire, je crois qu'il n'avait peur de rien. »

Pas de la mort, en tout cas. Il l'avait inscrite parmi ses rendez-vous avec ses clients et surtout ses clientes, très vieilles de préférence, qui le guettaient derrière les rideaux de leurs maisons de retraite, assurées que sa présence, sa voix tonique et douce à la fois leur redonnerait du cœur pour faire quelques pas en rabâchant quelques souve-

LA PISTE BLANCHE, *Balland*, 1991  
ROCHELLE, *Fayard*, 1991 (Folio n° 4179)  
MOI AUSSI JE ME SOUVIENS, *Balland*, 1992  
BESOIN D'AFRIQUE, avec Christophe Guillemin et Érik Orsenna,  
*Fayard*, 1992  
L'HOMME DE TERRE, *Fayard*, 1993  
C'ÉTAIT AILLEURS, avec Hans Silvester, *La Martinière*, 2006  
LA FRANCE VUE DU TOUR, avec Jacques Augendre, *Solar*, 2007  
PARIS PLAGES : DE 1910 À AUJOURD'HUI, *Hoëbeke*, 2010

**Éric Fottorino**

L'homme qui m'aimait  
tout bas



# L'homme qui m'aimait tout bas Éric Fottorino

Cette édition électronique du livre  
*L'homme qui m'aimait tout bas* d'Éric Fottorino  
a été réalisée le 09 février 2012  
par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070437849 - Numéro d'édition : 240644).  
Code Sodis : N47194 - ISBN : 9782072425172  
Numéro d'édition : 231279.